

## VOLEUR VOLÉ



près le règne du belliqueux Ahmed Bey, la brillante armée organisée par ce souverain fut promptement délaissée, les ressources du trésor Tunisien ne permettant plus de subvenir aux dépenses qu'elle nécessitait. Les troupes régulières furent, en majeure partie, licenciées ; Quant aux *zouaous* et *hanéfias* — soldats irréguliers que le Bey employait, par intermittences, pour réprimer les révoltés et opérer la levée des impôts — ils se lassèrent, pour la plupart, d'at-

tendre en vain le paiement de leurs arriérés de solde, et ils s'affranchirent bientôt d'un service trop rarement rétribué.

Cela eut pour conséquence de doter le pays d'un grand nombre de rôdeurs, demi-brigands, qu'avait effrayés la perspective de retourner aux dures besognes de la culture, après avoir goûté le noble métier des armes, et qui infestèrent la campagne aux environs de Tunis, durant de longues années.

Ces individus vivaient de rapines modestes, d'extorsions timidement faites et facilement subies ; s'aventurant peu, vivant par petits groupes, prélevant sur les biens des paisibles et craintives populations une dîme point trop lourde ; peu inquiétés, d'ailleurs, et peu féroces, ils avaient su prendre leur place au soleil, en se faisant tolérer, sinon craindre. Le campagnard tunisien avait tellement l'habitude d'être grugé par les collecteurs d'impôts ; de temps immémorial, il se laissait tondre de si près que l'intervention de ces nouveaux pillards le laissait presque indifférent : ce que ceux-ci prenaient, les agents du fisc ne l'avaient pas ; et, sachant par expérience qu'il devait être, qu'il serait constamment dépouillé, peu lui importait, en somme, que ce fût par les *laskars* du souverain ou par des particuliers agissant pour leur propre compte personnel.

Les rapports entre les anciens guerriers d'Ahmed et les agrestes

## APRÈS LES FÊTES

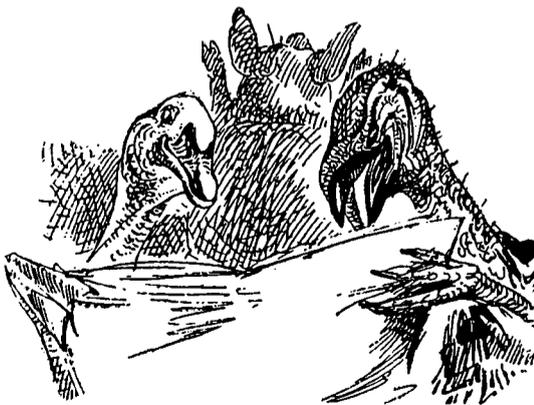


*Porcus, (Usaq. Édition du soir).* — Ha ! La gazette annonce qu'il y a eu une telle consommation de dinde, cette année, que l'approvisionnement ordinaire est disparu... Hum ! Cela veut dire, mon cher Gloulou, que tu feras bien de prendre une assurance sur la vie.

— "Quant aux oies, le marché est à peu près épuisé"... Ça, c'est pour toi, Cancan. Ton biscuit est fait.



— "on peut ajouter sans crainte que..." hein !...



— "...qu'il va y avoir une disette de lard..." Le fieu journal bête. Je me désabonne.

## LES PASSE-DROITS



*Lui* — Encore ton caniche qui a fait des siennes dans le cabinet de toilette... Ah ! si c'était moi, tu n'aurais pas assez de reproches à me crier...

populations par eux exploitées étaient donc devenus relativement social'es. Le temps et l'habitude avaient adouci les premiers heurtlements. Les guerriers, grâce aux heureuses dispositions qu'ils avaient rencontrées chez leurs pourvoyeurs involontaires, avaient bientôt perdu les ardeurs sanguinaires que leur précédent état pouvait leur avoir léguées. Ils s'étaient humanisés, amolis, exerçaient leur nouveau métier sans passion, sans âpreté, presque sans violence.

Cela valait mieux ainsi, et chacun y gagnait : eux, d'être plus tranquilles et moins chargés de besogne ; et leurs victimes d'être moins durement pressurées.

## II

Abdemar regagnait, un soir, la maison de son maître, cachée dans un repli de terrain, à la base du Djebel Ahmar.

Il allait, commodément assis sur son âne, par dessus le bât qui supportait deux volumineux coussins. Sa pose était telle qu'il pouvait, sans remuer la tête, voir d'un œil les oreilles et de l'autre la croupe de sa monture : position com-

mode. Il allait ainsi, les jambes ballantes, lentement ballotté, et nasillant, sur un rythme éperdu, des bribes d'une mélodie indéceise.

Les dernières lueurs du crépuscule, à peine éteintes, venaient de faire place à la clarté lunaire ; une lumière tendre et mate enveloppait tout d'une blancheur calme et mystérieuse. Le repos majestueux s'épanouissait dans l'air, aux approches de la nuit : les bruits, les murmures assourdis allaient s'affaiblissant. C'était l'heure pleine de solennité où la nature paraît se recueillir avant de se livrer au sommeil.

Abdemar, l'esprit vague, et pénétré de la joie grave et douce qu'inspire aux âmes sensibles la splendeur des nuits africaines, se laissait aller à la rêverie, ne chantant plus qu'à mi-voix, machinalement, obéissant sans s'en douter à un sentiment de religieuse retenue.

L'âne marchait son chemin tranquillement, en brave bête qui connaît son devoir et sait l'accomplir. Pourtant, comme il passait près d'un bouquet d'oliviers, il s'arrêta tout court. En même temps, une poigne dure et rudement lancée projetait Abdemar à bas de son siège.

Notre individu tomba sur ses pieds et s'étant retourné, se trouva face à face avec un grand diable à mine suspecte.

Le personnage s'était détaché d'un arbre ; il avait empoigné l'âne par la bride. Ses intentions se lisaient dans son regard, d'une façon alarmante ; et, sans laisser Abdemar prolonger ses réflexions, il l'invita charitablement à faire place nette.

— Va-t'en ! lui dit-il.

— Abdemar, hébété, interrogeait vaguement :

— Pourquoi !... pourquoi !

— Va-t'en ; ça vaudra mieux.

Le malheureux *Khedime* ne comprenait pas, ou plutôt comprenait trop ; il cherchait à se dissuader, comme s'il n'était